

The background of the image is a dense, repeating pattern of Arabic calligraphy in a cursive style, overlaid on a grid of horizontal lines. The text is rendered in black ink on a light grey background. A solid black horizontal bar is positioned across the middle of the image, containing the text 'Notas de leitura' in white, bold, sans-serif font.

Notas de leitura

Ces fins d'empires inoubliables

René Pélissier

pp. 95-111

Inoubliables? Il est préférable plutôt d'écrire que certains auteurs et acteurs ne peuvent, ni ne veulent les oublier. Qui sont-ils? En premier lieu, il y a ceux qui les ont vécues ou les commémorent pour des raisons parfois personnelles, mais souvent motivées par l'approche de la décrépitude ou l'amour de l'Histoire, voire de l'inconnu. On parlera donc ici de quelques exemples tirés des crépuscules impériaux ou proto-coloniaux de pays tels que le Portugal, l'Allemagne, l'Espagne, la Belgique, l'Afrique du Sud, l'Indonésie et... le Danemark. Ce qui est difficile, c'est de construire des passerelles entre ces différents Etats et leurs héritiers postcoloniaux.

Débarrassons-nous d'abord des contraintes et voyons un texte qui n'entre pas dans les catégories précitées puisqu'il semble être l'enfant d'anthropologues germaniques ayant réussi à rassembler plusieurs de leurs confrères (et apparentés) autour d'un titre volontairement vague et conquérant: **The Upper Guinea Coast in Global Perspective**¹. Il est délicat de lui trouver un thème commun, sinon géographique. Un moment, on croit tenir le fil d'Ariane: serait-ce la recherche de l'identité luso-africaine? Mais on saute au Sri Lanka, avant de suivre des Casamançais au Sénégal, puis la réception des Nigériens au Cap-Vert, dont la population les considère comme des éléments douteux et menaçants. Ensuite on tombe sur une savante étude linguistique d'un Brésilien, sur le mot *tabanca*; sur deux textes concernant la liberté d'expression en Sierra Leone après la guerre civile, et la protection des enfants soldats. Des pages sur la question mandingue, un chapitre sur un riche commerçant de Gambie s'étant illustré dans le commerce international des diamants au Congo et en Angola, d'où il est chassé. Finalement, on aboutit à une comparaison originale entre l'importation des armes blanches (17^{ème} siècle) et des armes à feu (19^{ème} siècle) en Casamance et en Guinée portugaise. En résumé, une auberge espagnole ambitieuse, à la cuisine inattendue, mais incontestablement roborative, qui fera la joie des ethnologues, du Sénégal au Libéria, mais le désespoir du malheureux doctorant qui offrira à l'éditeur un travail mieux structuré, mais qui cherchera longtemps des subventions pour publier sa thèse.

Feu l'empire portugais

Políticas coloniais em tempo de revoltas - Angola circa 1961² consiste en un travail portant essentiellement sur les problèmes de main-d'œuvre africaine, forcée (avant 1961-1962), et le statut de l'*indígena*, tels qu'ils étaient connus (et admis) par l'Administration centrale et, notamment, le Gabinete dos Negócios políticos qui joue alors un rôle majeur dans l'orientation de la politique coloniale. Les recherches ont été conduites à partir d'archives restées totalement fermées, bien au-delà de 1974, et très secondairement de

¹ Knörr, Jacqueline & Kohl, Christoph (eds.) (2016), **The Upper Guinea Coast in Global Perspective**, New York-Oxford, Berghahn Books, pp. IX-325, photos noir et blanc, index.

² Curto, Diogo Ramada (ed.) & Cruz, Bernardo Pinto da & Furtado, Teresa (2016), **Políticas coloniais em tempo de revoltas - Angola circa 1961**, Porto, Edições Afrontamento, pp. 322, photos noir et blanc.

sources publiées. De ce fait, ce qui intéresse les auteurs, c'est la sociologie, la politique et l'anthropologie. On relèvera deux chapitres essentiels: la révolte de la Baixa de Cassange; les prisons et leurs réformes (*campos* de Missombo et de São Nicolau). L'ankylose administrative et l'intoxication luso-tropicaliste, avidement acceptée car flatteuse, furent deux freins puissants à une évolution bien tardive mais inévitable, même aux yeux des éléments les plus rétrogrades de l'Armée et des partisans du statu quo. A signaler que les textes réunis dans ce volume avaient été publiés antérieurement dans des revues, ou sont tirés d'ouvrages universitaires.

L'insularisation conceptuelle se rappelle tôt ou tard aux bons souvenirs des tenants de l'immobilisme. Cet avertissement s'adresse également aux Etats successeurs de plusieurs dictatures ou de régimes autoritaires, comme nous l'explique l'auteur d'**Angola amordaçada**³. Il dénonce les contraintes que le MPLA et les autorités qui en dépendent font peser sur l'information écrite et radio-télévisuelle angolaise, dite «libre». Il n'y va pas de main morte: liberté d'information bafouée, pressions économiques, menaces, arrestations, éliminations physiques, destruction ou saisie des journaux ayant un contenu trop critique, etc. Les exemples qu'il cite vont rarement au-delà de 2011. Il parle en connaissance de cause puisqu'il a été condamné à plus de huit ans de prison pour conspiration et tentative de coup d'Etat. Travail dont les apparences formelles sont universitaires, ce livre – peut-être inspiré par le ressentiment et le militantisme, mais dans quelle mesure? – ne laisse rien présager de bon pour l'avenir des sociétés angolaises qui, aussi loin que l'autorise l'histoire documentée, n'ont jamais fait autre chose que survivre entre de petits ou grands tyrans précoloniaux et coloniaux, en guerre ou en paix. Pas de haltes prolongées dans les bosquets du jardin d'Eden!

La délivrance viendra-t-elle d'une religion? On peut en douter si l'on lit les constatations d'une sociologue néerlandaise qui décrit les conséquences de l'offensive des Pentecôtistes – certains tout au moins – brésiliens qui se sont abattus sur l'Afrique lusophone et, plus précisément sur Maputo, avec la vigueur d'un orage qui dure. **Violent Conversion**⁴ nous montre comment la liturgie adoptée pénètre dans les maillons les plus faibles de la société locale: les femmes à peine détribalisées qui se débattent dans la misère ou la gêne. Le Saint-Esprit a bon dos et on lui fait porter allègrement aussi bien le rejet des coutumes et traditions que la libération de la femme, la lutte contre les pesanteurs familiales, contre le machisme, etc., sans jamais oublier de verser obligatoirement une part importante des maigres revenus des fidèles dans la caisse d'une Eglise tentaculaire, le tout en utilisant les méthodes et les moyens les plus modernes (la télévision au service de l'émancipation sociale?). Nous n'avons pas les connaissances pour dire en quoi ce livre savant mais alarmiste est prémonitoire, mais nous le recommandons à qui voudrait se libérer de l'engourdissement que peut provoquer la lecture à doses massives de quelques livres exaltant les prouesses de divers combattants recréant leur jeunesse héroïque dans des guerres qu'ils ont cru gagner.

L'un de leurs auteurs favoris est l'officier américain des Marines qui s'est fait une spécialité rare hors du Portugal: chanter les louanges des militaires lusitaniens dans leur dernière guerre en Afrique. Comme il a l'esprit systématique et dispose de tout l'appui nécessaire pour accéder aux archives et aux anciens officiers supérieurs survivants qui ont conduit les opérations de 1961 à 1974-1975, il a déjà passé au peigne fin l'essentiel des activités des trois Armes. Il les voit constamment sous un jour plus que favorable, ce qui ne peut que plaire à son public, et d'ailleurs ses accumulations d'éloges contiennent souvent une grande part de

³ Cruz, Domingos da (2016), *Angola amordaçada. A imprensa ao serviço do autoritarismo*, Lisboa, Guerra e Paz, pp. 156.

⁴ Van de Kamp, Linda (2016), *Violent Conversion. Brazilian Pentecostalism and Urban Women in Mozambique*, Woodbridge (Angleterre) et Rochester (New York), James Currey/Boydell & Brewer, pp. XI-236, photos noir et blanc.

vérité. Il en arrive maintenant aux unités d'élites: les *Flechas*, en attendant les parachutistes et les *Comandos*. Les **Fuzileiros**⁵ fera donc la joie des non-lusophones, amateurs de guerres exotiques et notamment de celle qui se déroula en Guinée portugaise (et à Conakry) et accessoirement sur les rivières de l'Est-Angola et le lac Niassa/Malawi. Traitant unilatéralement d'un thème peu prisé des historiens professionnels, l'auteur occupe désormais une niche entre la propagande et l'érudition. C'est déjà beaucoup.

Les **Memórias de África**⁶ d'un général en retraite ne prétendent pas autre chose que rappeler sous une forme anecdotique les activités de l'auteur, lors des trois commandements effectués en Angola (1962-1965 puis 1965-1967) ensuite en Guinée (1970-1972). On puisera dans ces souvenirs pittoresques des éléments intéressants pour connaître la réalité du terrain, sans se soucier d'empiler les morceaux de bravoure. Nous citerons: 1.º) l'affrontement entre le commandant du bataillon sortant et l'administrateur civil de Sanza Pombo (1962-1964); 2.º) les services du renseignement militaire qui surveillent les entrées de guérilleros de l'UPA/FNLA et les réfugiés baiacas à Cuango; 3.º) la querelle entre ses soldats et les *cipaios* de l'Administration, chargés de protéger deux prostituées congolaises venues à l'appel de l'Administrateur: les soldats veulent eux aussi bénéficier de leurs services sexuels. Lors du deuxième commandement, à Ambrizete, il signale qu'en novembre 1965 une colonne de 21 soldats tombe dans une embuscade. 15 morts (dépouillés et mutilés) seront rapatriés et enterrés à Ambrizete. On ne faisait pas que de la psychologie sociale sur place.

En Guinée, l'auteur est basé à Tite, dans la péninsule de Quinara (face à Bolama). Le PAIGC qui est un ennemi incommensurablement plus sérieux que l'UPA/FNLA attaque Nova Sintra. Un chapitre est consacré à João Bacar Djaló, commandant de la 1^{ère} compagnie de *comandos* africains, une figure tutélaire et emblématique des Bissau-Guinéens qui ont lié leur sort à celui des Portugais dans ce fief des Beafadas, «colonisés» par des Balantes pour qui d'ailleurs l'auteur exprime un certain respect.

Autre frontière impériale menacée? Le *distrito* de Tete au Mozambique en 1972-1974, vu par un jeune capitaine d'aviation (devenu maintenant général en retraite). Il arrive dans une période critique: il faut assurer la sécurité du transport par route des charges lourdes destinées à l'équipement du barrage de Cahora Bassa sur le Zambèze. L'ouvrage de José Armando Vizela Cardoso⁷ est *un des rares rédigés par un aviateur* ayant participé à la guerre au Mozambique. Membre de cette aristocratie que représente l'Aviation dans la plupart des armées modernes, c'est un patriote portugais, appartenant à cette cohorte d'officiers supérieurs qui, *maintenant*, reprochent à l'Estado Novo son intransigence à l'égard des revendications des nationalistes africains. On les trouvait dans leur jeunesse plutôt marchant au pas sous l'uniforme, qu'étudiant en exil, mais c'est une autre affaire à propos de laquelle nous ne dirons rien ici.

Son livre est incontestablement important car, outre le problème de la sécurité des convois et le harcèlement des maquis et campements locaux du FRELIMO qui cherche à s'infiltrer vers le Centre-Mozambique, il traite des attaques anti-aériennes de la guérilla utilisant les missiles Strela, fournis par l'URSS. En novembre 1972, un missile de 122 avait déjà visé la base aérienne de Tete. Autres sujets qu'il aborde: 1.º) l'éloge de l'étroite collaboration de la PIDE locale avec les militaires; 2.º) sa version du massacre de Wirihamu (décembre

5 Cann, John P. (2016), **The Fuzileiros. Portuguese Marines in Africa 1961-1974**, Solihull (Angleterre), Helion and Company, pp. 64, nombreuses photos noir et blanc et couleur.

6 Valente, José de Figueiredo (2016), **Memórias de África. Angola e Guiné**, Lisboa, Âncora Editora, pp. 122, photos noir et blanc. Note: ce texte occupe un volume conjointement avec la réédition de Luis Dias Antunes, **Memórias do Oriente. Índia, Timor e Moçambique** (1^{ère} édition 2011).

7 Cardoso, José Armando Vizela (2016), **Voando no Céu do Reino do Monomotapa. Guerra Ultramarina: Moçambique 1972-1974**, Porto, Fronteira do Caos Editores, pp. 417, nombreuses photos noir et blanc et couleur.

1972) pour lequel il dément tout bombardement des villageois par l'aviation et rappelle – à juste titre – que le FRELIMO n'hésitait pas longtemps à massacrer, lui aussi, ceux qui ne l'aidaient pas; 3.^o) son admiration pour le commandant Raimundo du FRELIMO au sud de Tete; 4.^o) les opérations qu'il monte dans l'Angônia, secteur trop négligé par les auteurs depuis plus de 40 ans.

Il semble que l'auteur est surtout l'un des premiers Lusophones à admettre que l'intervention fréquente de l'aviation rhodésienne au Mozambique sous la conduite du Squadron Leader Peter Petter-Bowyer est un facteur capital pour la poursuite de la guerre. Dès avril 1974, les Rhodésiens bombardent à Estima une base du FRELIMO. Cette coopération tardive se maintiendra en avril-mai 1974 où l'aviation de Salisbury va perdre coup sur coup trois avions (selon le général Cardoso), abattus par le FRELIMO. Tout porte à croire dans son livre que le jeune Cardoso s'entendait bien avec Petter-Bowyer, mais ce dernier, plus de trente ans après les faits, tombera le masque et dira pis que pendre des militaires portugais au Mozambique (cf. René Pélissier, *Portugal-Afrique-Pacifique*, Editions Pélissier, 2015, pp. 30-31) et sur leur incapacité à gagner la guerre.

Une autre qualité du livre du général est que son auteur a pleinement conscience de l'importance de la chronologie, et qu'il apporte une foule de détails et de documents internes à l'aviation dans le district de Tete, sans s'arrêter au pittoresque facile qui laisse les historiens de marbre. L'ironie de cette alliance rétive entre les Portugais et les Rhodésiens est qu'elle était rendue nécessaire pour que chacun conserve ses acquis, mais qu'elle était minée par la méfiance des premiers et le mépris des autres. Les brûlures de la fin du 19^{ème} siècle n'étaient pas seulement épidermiques. D'où la nécessité de connaître l'histoire coloniale lorsque l'on veut la connecter à la géopolitique africaine.

Macau e os Territorios lusófonos⁸ ne prétend pas autre chose que montrer au lecteur le catalogue descriptif de la collection rassemblée par un super-collectionneur de cartes postales (João Loureiro) qui, à lui tout seul, s'est substitué aux bibliothèques portugaises impécunieuses ou indifférentes à l'utilité d'une iconographie impériale. Il est symptomatique que ce soit la parcelle la plus riche de l'Império défunt qui soit désormais la propriétaire de la documentation cartophilique de son expansion africaine et orientale, dans son état le plus récent (depuis le début du 20^{ème} siècle). Bénissons donc les fourmis diligentes qui honorent encore la mémoire coloniale ou para-coloniale du Portugal. L'inventaire méticuleux mais aride que représente ce livre est fort heureusement doté de commentaires de João Loureiro et illustré par une très riche sélection de vues ayant une valeur parfois nostalgique, voire douloureuse pour certains, mais toujours instructive. Il reste maintenant à aller en Chine pour la consulter. Ironie de l'Histoire!

Passer de la fin de l'Império à la disparition antérieure (1914-1918) de la colonisation tropicale allemande exige mieux qu'une simple acrobatie de la part du chroniqueur. Il lui a fallu surtout beaucoup de chance et la parution d'un livre admirable pour nous offrir cette transition entre ces deux impérialismes sur la frontière contestée du Sud-Angola. En raison de tout le battage qui s'est fait au Portugal à propos de Naulila, il y a longtemps que nous réclamions une monographie sérieuse sur ce monceau d'à-peu-près, de contre-vérités et de parti pris. C'est finalement un jeune juriste allemand qui a eu l'audace de se lancer dans cette tâche ardue et, ce faisant, il a réussi magnifiquement une entrée royale dans l'historiographie de la reconquête et de la conquête portugaises de part et d'autre du moyen-Cunene en 1914-1915.

⁸ Collectif (2015), *Macau e os Territorios lusófonos. Coleção Iconográfica Única de Postais Fotográficos*, Macau, Instituto Cultural do Governo da R. A. E. de Macau. Arquivo Histórico de Macau, pp. 335, nombreuses illustrations noir et blanc et couleur.

De quoi parlons-nous? De *Naulila 1914*⁹. Officiellement, il s'agit, selon ce livre épais, d'une thèse en droit international portant sur l'arbitrage – interminable mais très rémunérateur pour l'arbitre suisse qui le fera traîner en longueur –, relatif au différend luso-allemand, né de l'invasion territoriale (limitée à Naulila II), à titre de représailles à l'incident antérieur homonyme (Naulila I), à quelques kilomètres de la frontière avec le Sud-Ouest africain.

En réalité, le texte est beaucoup plus riche qu'une simple étude au juridisme desséché puisqu'il fait précéder la partie (environ 150 pages) consacrée à la procédure – qui dura plus d'une décennie – d'une discussion très serrée et globale des antécédents. Il insiste donc longuement (plus de 200 pages) sur les convoitises allemandes sur le Sud-Angola, sur la situation économique et politique locale, sur le problème ovambo, sur la présence germanique au Sud-Ouest de l'Angola en *ca* 1910-1914, sur l'Armée portugaise sous Roçadas et Pereira de Eça, y compris les erreurs tactiques du premier cité, etc., mais il ne s'attarde pas sur le déroulement des opérations proprement dites. Et là, bénéficiant du déblocage tardif de certaines archives portugaises, il a eu tort d'avoir laissé dans l'ombre des réalités statistiques controversées, telles que le nombre de morts, de blessés et même de prisonniers portugais (ce qui est un comble!). Son verdict sur la tentative du roi Mandume de s'affirmer indépendant est nuancé et là il a raison.

Finalement arrive la perle de la thèse: la place de Naulila et de Môngua dans les mythologies héroïques portugaise, allemande et, plus récentes, angolaise et namibienne (en tout environ 30-40 pages). Une section «Sources et travaux» est ce qui existe de plus développé (pp. 446-506) à ce jour: 5 archives explorées au Portugal et en France (Spiritains et Affaires étrangères), 3 allemandes, 3 autres dispersées (Etats-Unis, Namibie, Grande-Bretagne). La bibliographie citée comporte environ un millier de titres ayant une valeur historiographique. Il y a 3 index. Tant qu'il y était, il aurait peut-être pu éclairer des points restés obscurs, par exemple l'ampleur des représailles portugaises contre les révoltés de 1914 et les résistants de 1915 (Cuanhama). Le général Pereira de Eça a-t-il véritablement donné l'ordre (sous quelle forme?) d'éliminer les Cuanhamas mâles de plus de dix ans, comme cela est tenu pour parole d'Évangile dans le manuel britannique le plus récent sur la Grande Guerre en Afrique qui avalise des accusations politiques parlementaires portugaises, sans prendre en compte le «silence assourdissant» des récits légués par les réfugiés ovambos au sud de la Zone neutre. Eux n'en soufflent mot. Personnellement, tant que les archives ne révéleront pas de façon irréfutable l'existence de cet ordre qui ferait de Pereira de Eça un criminel de guerre, nous maintiendrons nos doutes. Et pourquoi une étude sur le procès qui lui a été intenté avant sa mort ne ferait-elle pas l'objet d'une dissertation portugaise?

Sur le fond de la question essentielle, l'auteur n'a pas trouvé non plus de preuves décisives démontrant à l'arbitre suisse que les Allemands avaient eu l'intention délibérée d'envahir le Sud-Ouest angolais, avant même Naulila I. Peut-être, mais il reste peu discutable que dans leur désert «namibien» ils soupiraient et attendaient de remplacer tôt ou tard les Portugais au nord et à l'ouest du Cunene. La commission luso-allemande au Sud-Angola, à laquelle un agronome, le Dr. Paul Vageler, appartenait au début de 1914, avait des idées bien arrêtées qu'un auteur (Heinrich Loth), africaniste communiste très en vue de la République (soi-disant) démocratique allemande, la RDA, a révélé à partir des archives qu'elle abritait. Paul Vageler était officiellement chargé par les autorités impériales de rédiger un rapport secret sur l'attitude des Boers d'Angola, au cas où l'Allemagne viendrait à remplacer les Portugais. Quoi de plus clair, même si ce n'est pas juridiquement recevable?

⁹ Zollman, Jacob (2016), *Naulila 1914. World War I in Angola and International Law. A Study in (Post-) Colonial Border Regimes and Interstate Arbitration*, Baden-Baden, Nomos Verlagsgesellschaft, pp. 516, photos noir et blanc, index.

A combien d'années-lumière cette thèse se situe-t-elle des pâles œuvrettes parues en portugais sur Naulila depuis un siècle? C'est là où l'on voit la double nécessité de posséder des archives classées et ouvertes à tous, et de grandes bibliothèques à vocation ultramarine pour un pays comme le Portugal.

La foule pour l'enterrement du II^e Reich colonial

Certains milieux en Allemagne actuelle n'ont pas encore tourné la page des colonies ensoleillées de l'Empereur Guillaume II. Nous nous bornerons ici à voir comment le II^e Reich mourut au Cameroun puis en Guinée espagnole mais avant cela, à tous ceux qui le regrettent ou s'y intéressent nous conseillerons vivement une bibliographie qui montre: 1.^o) l'ampleur des livres en allemand consacrés à l'Afrique jusqu'en 1945; 2.^o) l'importance numérique et financière de ceux qui collectionnent ses couronnes mortuaires. Il suffit de savoir que **Die Erforschung Afrikas 1486-1945**¹⁰ du libraire africaniste spécialisé Paul Kainbacher recense plus de 6500 livres et tirés à part germanographes, et que cet ouvrage en est à sa quatrième édition. Connaissant le prix de vente de certains titres rarissimes, on mesure du même coup la richesse et le nombre des acheteurs intéressés. Et ce n'est vraiment pas les bibliothèques francophones qui assurent le succès de l'entreprise! Même pour les africanistes indigents, ce livre constitue donc une source documentaire de premier plan, car si elle se focalise naturellement sur les quatre anciennes colonies allemandes, elle embrasse toute l'Afrique depuis le nord jusqu'au Cap de Bonne Espérance. Bien que l'auteur attribue à chaque titre une aire géographique étudiée ou parcourue plus ou moins étendue, un véritable index topographique aurait évité quelques lacunes (Carl Peters, *Im Goldland des Altertums* concerne aussi le Mozambique, notamment le Barué) et erreurs (Abd el Krim aurait dû être classé au Maroc et non en Algérie). Un travail de compilation qui malgré tout mérite le respect, en définitive.

Mais rapprochons nous du Cameroun allemand et de son petit voisin espagnol au sud-ouest, grâce à Eugène Désiré Eloundou¹¹ et son héros, Charles Atangana, habile collaborateur des Allemands comme ensuite des Français. L'auteur semble s'adresser à des lecteurs sud-camerounais qui connaissent bien déjà les appartenances ethniques locales (notamment les attributions confuses ou embrouillées aux rameaux fang). Contrairement à l'école des historiens nationalistes de la première génération, il insiste peu sur la résistance anticoloniale mais, au contraire, met en lumière la collaboration, notamment celle d'Atangana, enfant chéri des autorités allemandes à Yaoundé. Lui a compris, par intérêt ou en conclusion, qu'il y a beaucoup d'avantages à être dans les bonnes grâces de Berlin. Il s'occupe un temps du recrutement des Africains dans la Schutztruppe et, devenu chef supérieur, c'est lui qui, selon l'auteur, incitera le commandement allemand, battu par les troupes anglo-françaises, à ne pas se rendre, mais à se retirer vers le Rio Muni en attendant des jours meilleurs. C'est donc l'exode de 1915-1916, avec 72 chefs, 5621 soldats, leurs familles, leurs apparentés et 16 000 porteurs. Chiffres variables, en fonction des sources, mais acceptons l'évaluation à 16 000 personnes du nombre des réfugiés civils et militaires camerounais qui en colonne, avec 800 Allemands, sont internés par les Espagnols, d'abord au Rio Muni, puis à Fernando Poo.

¹⁰ Kainbacher, Paul (2016), *Die Erforschung Afrikas. Die Afrika-Literatur über Geographie und Reisen 1486-1945*, Baden bei Wien (Autriche), Antiquariat Kainbacher, pp. 535.

¹¹ Eloundou, Eugène Désiré (2016), *Le Sud-Kamerun face à l'hégémonie allemande. 1884-1916*, Paris, L'Harmattan, pp. 342, photos noir et blanc.

Et de là, nous basculons en 1916 dans une neutralité ibérique soumise à rude épreuve, si l'on suit les conclusions de l'auteur de **La internación de la Schutztruppe**¹² d'où émerge une figure réhabilitée, celle du gouverneur-pivot de la Guinée espagnole, Angel Barrera (intérim de 1906-1907, puis deuxième mandat en 1910-1924). A partir de la correspondance officielle et proliférante de ce gouverneur-général (pour seulement 28 000 km²), défendant auprès de ses autorités coloniales et navales sa «scrupuleuse» neutralité, menacée par ses voisins européens, Miquel Vilaró i Güell apporte du nouveau sur cette période agitée en Guinée. Certes, il fait peut-être trop confiance au plaidoyer d'Angel Barrera qui n'aime pas beaucoup les Français et peut-être encore moins les Anglais, et qui penche dangereusement vers les Allemands, mais il apporte un début d'éclairage nécessaire sur le comportement des Espagnols à l'égard des Fangs du Rio Muni. Il y a certes du caudillisme colonial chez Angel Barrera, confronté à un manque de moyens et d'hommes, face à des milliers de soldats camerounais encadrés d'une main de fer par quelques officiers et sous-officiers non rapatriés en Espagne, éparpillés dans des camps à Fernando Poo. Il sait qu'il dépend pour ses approvisionnements du bon vouloir de la Royal Navy, et pour le maintien de la *pax hispanica*, à la frontière nord-ouest du Rio Muni, des intrigues des Britanniques qui occupent un temps la rive nord du fleuve frontalier.

Il faudrait maintenant qu'un chercheur s'attaque de façon équilibrée à la gestion d'Angel Barrera face au lobby des planteurs et à l'indépendance de fait de quelques poches de résistance des Fangs au Rio Muni. Vilaró i Güell n'a pas creusé la bibliographie en allemand (ni même en espagnol) sur les réalisations agricoles des internés dans l'île. N'oublions pas qu'ils ont probablement été l'une des sources d'inspiration pour les futurs colons allemands qui s'installeront à Fernando Poo dans les années 20 et 30. Un livre original pour un épisode oublié.

Passons du côté d'auteurs qui ne portent pas le deuil, mais avouons que nous n'avons pas trouvé de liens solides entre la colonisation espagnole en Afrique équatoriale et l'héritage de Léopold II, sinon une méfiance haineuse des assujettis à l'égard des dominants, dégénéralant dans les années 1960 en une cassure brutale et l'effondrement économique qui en résultera dans les deux cas.

Pendant et après la colonisation modèle des «Flamands»

A la lecture de **Spies in the Congo**¹³, elle est bien sombre la vision que l'on retient du pays et du régime colonial belge pendant la Seconde Guerre mondiale. Mais ce n'était pas le but recherché par son auteure qui, sur la base d'archives récemment ouvertes, a voulu dresser un mausolée à la gloire des agents américains de l'Office of Strategic Services (OSS), ancêtre de la CIA, envoyés en Afrique noire et en particulier chez les alliés belges pour empêcher que l'uranium du Katanga ne soit détourné au profit des Nazis qui, eux aussi, cherchaient à construire une bombe atomique. Susan Williams a choisi l'écriture d'un scénario qui met en vedette les carrières carnavalesques de ces agents, espions amateurs recrutés dans les universités de l'Ivy League. Le miracle est qu'ils permirent aux Etats-Unis d'acquérir la quasi-totalité de l'uranium local. On aurait pu s'attendre à en apprendre plus sur les activités de l'OSS en Angola (l'une des voies d'évacuation du minerai via Lobito). Mais l'auteure a surtout voulu faire un best-seller avec un livre d'histoire fondé sur des

¹² Vilaró i Güell, Miquel (2016), **La internación de la Schutztruppe. La Guinea española en la Gran Guerra**, sans indication de lieu, Letras de autor, pp. 355, photos noir et blanc.

¹³ Williams, Susan (2016), **Spies in the Congo. The Race for the Ore that Built the Atomic Bomb**, London, Hurst & Compagny, pp. XXIV-369 + 32 p. de planches noir et blanc, index.

recherches approfondies dans près de 20 archives publiques et dépôts privés. Beaucoup donc de piments dans la sauce et James Bond n'est pas loin, mais sans permis de tuer. Maintenant visitons le cimetière et le chagrin des Belges avec **Crossing the Congo**¹⁴. Que cherchait ce trio improbable de voyageurs anglophones cahotant dans les allées défoncées de l'empire de Léopold II, non entretenues depuis plus de 50 ans? Assurément pas de trouver de l'uranium au Katanga que, contrairement à ce que laisse entendre le titre, ces néo-explorateurs dépareillés n'atteindront pas, alors qu'il leur aurait fallu partir du point le plus méridional de la République Démocratique du Congo, RDC, ex-Zaïre, pour pouvoir prétendre qu'ils ont bien traversé le Congo du Sud au Nord. Ce Nord, ils parviendront cependant à le franchir sur la route du Sud-Soudan vers Juba. Curieux trio d'auteurs en vérité que ce couple en train de se séparer (une doctoresse britannique et un ancien capitaine de l'Armée britannique, spécialiste de l'Afghanistan), accompagné d'un photo-journaliste eurasien anglo(?) -indonésien. Ils avaient déjà franchi l'Afrique septentrionale, occidentale et centrale pendant plusieurs mois de pistes dans une Land Rover de 1986, largement agonisante quand ils arrivent à Kinshasa en 2013. Et là, il semble qu'ils veuillent retrouver le fantôme du grand Stanley, émules lointains de Bula Matari, ce suprême ancêtre du Congo, à qui rien n'était impossible même dans la Darkest Africa de la fin du 19^{ème} siècle. Ce ne sont pourtant pas des *backpackers* inconscients des difficultés mais des adultes avertis. Leur grande différence avec le Stanley des origines est qu'ils n'ont ni beaucoup d'argent, ni escorte armée et qu'ayant réussi à arriver à Kinshasa sans avoir cédé aux parasites en uniforme et aux filous de toutes confessions qui ont fait la réputation d'une partie de l'Afrique noire, ils se sont promis de ne céder ni à la peur, ni aux menaces, et de ne rien payer de plus que le raisonnable, selon eux.

Malheur à eux donc en RDC où ils réussissent pourtant à collecter dans la capitale toutes les autorisations nécessaires pour voyager en tant que touristes par les anciennes pistes et routes du temps des Belges. Malgré les mises en garde et les pannes récurrentes de leur corbillard mécanique, ils parviennent à Kananga (ex-Luluabourg) et montent, inconscients, vers Kisangani (ex-Stanleyville) après avoir déjoué les pièges d'un, puis de plusieurs, de ces vautours du cimetière qui les soupçonnent d'être des espions, des prospecteurs clandestins de minerais rares, des contrebandiers, des écologistes venus protéger les singes bonobos, etc. Au Kasai oriental, ils sont sur la frontière de la barbarie. Non seulement il n'y a plus de pistes reconnaissables, mais les ponts de bois sur les rivières n'existent plus, et c'est à eux, mués en bûcherons novices, de les reconstruire quand ils ne sont pas trop longs, ou d'improviser des bacs *ex-nihilo*. Un sinistre chef des services secrets fait même abattre à l'avance les arbres les plus gros sur la piste pour les empêcher de passer coûte que coûte.

Leur obstination finalement paiera: en 60 jours de RDC et après avoir parcouru 2500 miles ils sortent de l'épreuve, amaigris mais relativement en forme... et sans avoir payé un seul pot-de-vin (disent-ils). La doctoresse confirme, en psychanalyste imprudente, le manque d'humanité entre Congolais eux-mêmes. Il serait fondé sur l'absence totale de confiance à l'égard d'autrui, selon elle. Diagnostic sévère qu'elle impute à l'incroyable mode de gouvernement du Congo depuis le départ des Belges, les fameux «Flamands» de la légende, appellation alors attribuée à tout Blanc arrogant dans un pays initialement colonisé à la chicote. Ce glissement sociolinguistique n'a pas empêché les nouvelles élites prédatrices d'acquiescer depuis l'indépendance une maîtrise de l'expression orale en français bien supérieure à ce qu'elle est dans les autres pays francophones d'Afrique. Le mépris colonial d'antan a engen-

¹⁴ Martin, Mike & Baker, Chloe & Hatch-Barnwell, Charlie (2016), **Crossing the Congo. Over Land and Water in a Hard Place**, London, Hurst & Company, pp. 233, très nombreuses planches noir et blanc et couleur.

dré les défenses que l'élégance stylistique des hommes de pouvoir locaux a construites. Encore un nouveau miracle? Il en faudra beaucoup d'autres pour attendre les capitalistes chinois qui ont appris le lingala et le kiswahili.

Les victoires posthumes de l'«empire» Boer

Naguère, dans leurs chevauchées de valkyries impérialistes, certains Afrikaners des plus extrémistes évoquaient dans leurs rêves les plus fous une Afrique néerlandophone incluant le Congo belge et évidemment l'Afrique du Sud et le Sud-Ouest africain avec, pour les plus ambitieux, les noyaux d'Afrikaners de la diaspora éparpillés en Afrique anglophone et même lusophone. On sait ce qu'il advint des ambitions territoriales de Pretoria après la Première Guerre mondiale et, faute de pouvoir pleurer sur la perte d'un empire, les auteurs de langue afrikaans les plus récents se sont repliés sur quelque chose de plus tangible: la victoire de leurs armes dans les conflits des années 1960-1980. Ayant dirigé de main de maître les forces armées sud-africaines, il n'est pas étonnant que bientôt cette centaine de livres, issus de la plume d'Afrikaners, relevant de la *grensliteratur* (à propos de la Border War), même s'ils publient surtout en anglais, soient pratiquement tous optimistes dans leurs souvenirs. Ce qui contraste avec les lamentations de certains anciens combattants portugais fort nombreux à contredire les officiers et sous-officiers de métier de leur jeunesse mobilisée.

Examinons brièvement les noms des quelques auteurs sud-africains cités ci-dessous et tirons-en nos conclusions sur leurs origines, Roland de Vries, Gerry van Tonder, Willem Steenkamp, Koos Stadler, etc.

On ne peut pas hésiter longtemps sur l'orientation du livre *Eye of the Firestorm*¹⁵ puisque c'est l'autobiographie satisfaite d'un général qui se pose en stratège, tacticien et logisticien de l'emploi des chars dans un milieu physique difficile et sans limites. Il a commandé un régiment de blindés dans les opérations de 1987-1988 à l'est de Cuito Cuanavale. Livre de réflexions et de doctrine à l'intention d'un état-major d'officiers tankistes. Pour autant que nous puissions en juger, il n'y a pas d'erreurs sur la toponymie du Sud-Angola (sauf p. 100). Son analyse pénétrante et ses conclusions mettent en lumière deux conceptions antagonistes de la guerre en Angola: 1.°) la mobilité et la science du terrain héritées des commandos boers de 1898-1902; 2.°) la conception russo-MPLA fondée sur la concentration dans les agglomérations puis l'avance en lourdes colonnes censées balayer tout devant elles. Là-dessus l'accord se fera aisément, puisque même les Cubains étaient contre cet emploi massif des blindés dans un environnement naturel hostile comme celui du Cuando Cubango. Ensuite, il décrit quelques opérations réussies: 1.°) Protea (pp. 260-321) où il commande les blindés qui enveloppent la cible en l'attaquant de l'ouest, alors qu'à Humbe et Xangongo (ex-Roçadas), le MPLA les attendait venir du sud. Ses souvenirs sont relativement frais (août 1981), ses détails minutieux. On est moins disposé à admettre que la destruction du pont portugais sur le Cunene était une nécessité absolue. Il prend Môngua et N'Giva et s'entend bien avec les habitants de Xangongo laissés par le MPLA dans un dénuement total; 2.°) les opérations secondaires contre la SWAPO et les FAPLA (armée du MPLA) entre les moyens-Cunene et Cubango (fin 1981-1982) et évidemment celles de la fin 1987 à l'est de Cuito Cuanavale.

¹⁵ De Vries, Roland (2016), *Eye of the Firestorm. The Namibian-Angolan-South African Border War. Memoirs of a Military Commander*, Solihull (Angleterre), Helion & Company, pp. XXIV-(25-576) + XLVII p. de planches noir et blanc et couleur.

Il est également utile pour connaître l'évolution – qu'il dit approuver – de l'Armée sud-africaine après la fin de l'apartheid. Elle avait été sérieusement dégraissée, ses effectifs passant de plus de 113 000 à 78 000. En 2001, elle était composée (p. 519) de 60,6 % de Noirs, de 1,2 % d'Asiatiques, de 12,1 % de métis et de 26,1 % de Blancs, sans qu'il précise comment le commandement a été remanié. Il est clair que si les généraux de l'apartheid avaient eu les mains libres en 1975, ils auraient balayé le MPLA de Luanda, à condition de ne pas regarder de trop près leurs pertes en hommes et en matériels. Et après? Après, c'est l'Histoire avec des «si».

Nous ne pensons pas que le concept de la mobilité va révolutionner les états-majors africains par sa «nouveau», mais il est d'étranges coïncidences chez un éditeur qui, avec deux autres, s'achemine vers un quasi-monopole des livres sur les prouesses des Sud-Africains dans leur Border War. Publier en 2016, au moins deux énormes textes sur la mobilité des blindés sud-africains surprend. **Mobility Conquers**¹⁶ est un immense (peut-être 750 000 mots sur 1072 pages) texte qui tient le milieu entre la littérature régimentaire et le recueil de dépositions d'anciens du groupe de blindés, artillerie, services, etc., qui s'est illustré au Sud-Angola et était censé être autosuffisant et polyvalent. Rédigé par deux spécialistes (ex-officiers et journalistes) reconnus de cette Border War, le livre ne nous fait grâce d'aucun détail insignifiant ou important sur les opérations où la conception de la tactique de l'enveloppement, chère à Roland de Vries, est largement mise en avant. Outre la description pointilliste des opérations, le lecteur acharné disposera donc de souvenirs sur l'état calamiteux des agglomérations du pays cuanhamo où cette unité d'élite intervint. Le style très varié, souvent oral, le vocabulaire utilisé même permettent d'absorber sans trop de peine un déluge d'informations où les Sud-africains, jamais à court d'hyperboles, apparaissent comme des héros positifs: des David ingénieux contre des Goliath communistes et surarmés. Texte très utile à un spécialiste des blindés ne craignant pas une congestion par saturation. Un monument éditorial pour une petite partie des opérations au Sud-Angola. Et l'on n'a encore rien vu, en attendant ce que d'autres auteurs sud-africains nous préparent probablement sur ce même sujet qui a trouvé son public.

Il en faut pour tous les goûts dans cette auberge sud-africaine et avec **North of the Red Line**¹⁷ on trouvera une bonne centaine de brefs souvenirs d'anciens combattants en Namibie et au Sud-Angola, appartenant à un large éventail de corps (y compris la Marine). Nostalgie et humour s'entremêlent. Toutefois, il est parfois difficile de distinguer ce qui relève directement du Sud-Angola. Sauf dans le chapitre I qui parle de l'appui de la SADF aux Portugais, avant 1975. Après, il suffit de se laisser porter par une vingtaine d'autres chapitres qui évoquent des événements s'étant déroulés de part et d'autre de la frontière. Là, l'essentiel des pages concerne plus ou moins les opérations au Sud-Angola. Tel que nous l'interprétons, ce livre semble donc avoir deux objectifs: 1.°) rappeler aux anciens des anecdotes humoristiques sans lien avec les combats; 2.°) apporter sur ceux-ci des points de détail rarement pris en compte par les auteurs de grades supérieurs. Beaucoup de faits obscurs sur la collaboration avec l'UNITA persistent, cependant. Les opérations sont rarement datées et les photos reproduites ont un format trop réduit. Pour tenir leur rôle, les illustrations doivent être déchiffrables. Le texte est plutôt destiné aux discussions d'anciens combattants que d'officiers d'état-major.

¹⁶ Steenkamp, Willelm & Heitmann, Helmoed-Römer (2016), **Mobility Conquers. The Story of 61 Mechanised Battalion Group 1978-2005**, Solihull (Angleterre), Helion & Company, pp. 1072 (dont 10 de planches couleur), plus de 400 photos noir et blanc, 61 cartes, index.

¹⁷ Wroth, Hanlie Snyman & Van Tonder, Gerry (2016), **North of the Red Line. Recollections of the Border War by Members of the SADF and SWATF: 1966-1989**, Pinetown (Afrique du Sud), 30° South Publishers, diffusé en Europe par Casemate (à Oxford), pp. 567, photos noir et blanc.

Avec **Recce**¹⁸, nous visitons le fin du fin, la «haute couture» de la guerre non conventionnelle dans laquelle les Sud-Africains des unités spéciales mettaient en pratique l'héritage légué par les Boers de 1898-1902: un super-scoutisme mortifère consistant à espionner l'ennemi sur le champ de bataille et à saboter ou détruire ses moyens de transport (voies ferrées, ponts et avions). Curieusement, l'auteur est fils et frère de pasteurs et, après avoir atteint le sommet du professionnalisme dans ces unités de reconnaissance (Recce), il s'interroge maintenant sur le sens de la guerre du super-héros qu'il était devenu momentanément dans les années 1980. Et si la SWAPO et le MPLA qu'il combattait si furtivement étaient le Bien et lui le Mal? Angoissante question pour un ancien étudiant en théologie qui s'est «défroqué» pour sacrifier à l'époque aux vertiges de sa vocation de héros de bande dessinée dans les Forces spéciales où il est sélectionné en 1983 avec dix autres soldats sur 300 candidats. Il est ensuite soumis à un entraînement physique et psychologique atroce d'une durée d'un an pour finalement être admis au saint des saints: les Recces. Ce n'est pas assez pour lui. Dans cette confrérie ultra-élite, il y a plusieurs chapelles rivales: lui ne jure plus que par les «small team missions». Au-dessus, il n'y a plus rien que la mort par blessure ou épuisement, le suicide ou la psychanalyse. On n'était pas raciste dans cette chapelle: on embauchait Blancs sud-africains, rhodésiens, portugais des anciens *comandos*, Angolais métis ou bantous ou même Bushmen et l'on partait à deux ou trois hommes pour s'infiltrer à l'arrière de l'ennemi avec 85 k (eau, aliments, armes) sur le dos et à pied. On disparaissait dans le silence et l'inconnu pour une semaine ou un mois, en enfants perdus de l'Empire.

Le lecteur est littéralement envoûté par le récit de ses missions, tantôt pour simplement recueillir des renseignements, tantôt pour abattre les avions du MPLA, avec les hommes de l'UNITA qu'il admire pour leur résistance inhumaine et leur ingéniosité. De 1985 à 1986 il semble avoir atteint le sommet de son «art», ce qui ne l'empêchera pas d'enregistrer des échecs (tentatives de sabotage nocturne des MIG de la base de Menongue et de Lubango, autre échec d'une opération montée contre l'ANC en Tanzanie). Bref, un texte plein de peurs, de doutes et de fureurs. Il n'y a pas eu beaucoup de réussites des anciens Recces dans le «civil»: alcoolisme et suicides pour les plus «faibles», mercenariat pour les mieux introduits dans les circuits de la valorisation de leurs compétences. Stadler, lui, a passé plus de 30 ans comme officier dans les Forces armées sud-africaines pendant et après l'apartheid, finissant comme attaché militaire en Arabie Saoudite où il a exorcisé ses peurs par une marche solitaire de 200 km dans le désert quasi mythique de l'Empty Quarter. Il était loin du président Krüger mais nous on s'en rapproche avec **The Battle of Cuito Cuanavale**¹⁹. Ce texte est un condensé très partiel de l'ouvrage considérable de son auteur (Leopold Scholtz, *The SADF in the Border War 1966-1989*, 2015, Helion & Company). Sa qualité principale est le professionnalisme de l'auteur qui, en tant qu'historien, a travaillé dans les archives de la SADF. Bien qu'Afrikaner bon teint, il se révèle être le plus indépendant de tous les spécialistes, n'hésitant pas à dénoncer les erreurs du haut commandement sud-africain. L'auteur insiste sur la qualité des combattants et des tacticiens de la mobilité. Il ne s'occupe pas ici des services spéciaux ni de la propagande journalistique et il sait reconnaître les mérites de ses adversaires. Mais la querelle sur le point de savoir qui a gagné à Cuito Cuanavale n'est pas close et ne le sera pas avant longtemps.

¹⁸ Stadler, Koos (2016), **Recce. Small Team Missions Behind Enemy Lines**, Oxford & Philadelphia, Casemate Publishers, pp. 352 + 32 p. de planches noir et blanc, sépia et couleur.

¹⁹ Scholtz, Leopold (2016), **The Battle of Cuito Cuanavale. Cold War Angolan Finale, 1987-1988**, Solihull (Angleterre), Helion & Company, pp. 64, nombreuses photos noir et blanc et couleur.

Retours sur des empires volatils

Nous n'avons pas parlé ici de la fin de l'Empire néerlandais en Afrique et en Asie car cela nous entraînerait vraiment loin, mais, qu'il le veuille ou non, l'«impérialisme» javanais en est issu en Insulinde. Et cela ne lui a pas porté chance quand il a voulu l'élargir à Timor. Fondée sur une conception avant tout mercantile, l'expansion des Bataves (*sic*) – le modèle haï offert par La Haye – aurait dû mettre en garde Djakarta quand il a cherché à le déborder territorialement et politiquement (hégémonisme anticomuniste) à Timor où l'occupation de la colonie portugaise a été pour lui un fiasco moral et financièrement coûteux. Le seul résultat obtenu par sa brutalité est qu'il a coalisé contre lui une population divisée et à peine lusitanisée, mais bien décidée à ne pas se laisser reconquérir par une ancienne colonie néerlandaise. A trop vouloir conquérir, les militaires javanais se sont usés les ongles et ont dû se replier aussi piteusement que n'importe quel autre colonialisme européen.

On entrevoit à peine ce problème à la lecture du texte d'un politologue australien dans **Nation-Building and National Identity in Timor-Leste**²⁰ qui trace les grandes lignes de l'intégration et de la réorganisation de ce qu'il appelle la Nation (1976-1989), avant de démarrer sur ce qui l'intéresse vraiment: la résistance; la prise en main par les Nations unies; les défis de l'indépendance; la crise politico-militaire entre l'est et l'ouest; les divisions des élites (2007-2012); le retour de l'unité nationale (2012-2015). On ne peut pas lui demander de nous dire si l'Indonésie actuelle regrette beaucoup d'avoir perdu sa «nouvelle» province. Ce qui est certain, c'est que Djakarta développa considérablement le réseau scolaire et la diffusion de la langue indonésienne. La comparaison avec la colonisation linguistique japonaise en Micronésie dans l'entre-deux guerres n'est cependant pas en faveur des efforts des Javanais, à durées presque égales dans les deux cas. Quoi que disent les experts timorianistes de Java, il est peu probable que l'on se lamente beaucoup à Dili à propos de l'«amputation» à chaud de 1999-2002. L'auteur maîtrise bien son sujet et il l'aborde avec un esprit ouvert, ce qui n'est pas si fréquent chez ses confrères australiens qui sont trop nombreux à tenir pour quantités négligeables ce qui se fait au Portugal dans leur aire timorianiste.

A ce sujet, on peut leur conseiller de mettre leur nez bouché dans **Timor-Leste**²¹ qui, pour nous, est une révélation car, au vu de cette juxtaposition de 24 contributions ou présentations, nous calculons qu'il y a actuellement plus de spécialistes de Timor au Portugal que de spécialistes portugais de la Guinée et – dans certaines disciplines comme l'ethnologie – d'auteurs portugais sur l'Angola. C'est incroyable mais vérifiable si on prend le temps d'éplucher la bibliographie qui clôturé l'ouvrage (pp. 541-568). On peut donc parler d'une génération spontanée de spécialistes, due à un phénomène de courte durée (l'indignation largement artificielle suscitée par les massacres de 1999) et son corollaire, dont on n'a pas encore mesuré les retombées scientifiques durables (l'envoi massif de coopérants). Nous ne savons pas ce qu'ils deviennent à leur retour de mission, mais il est bon de rappeler que les établissements universitaires et scolaires portugais ne pourront offrir à tous un poste en relation avec leur spécialité.

Le texte «survitaminé» qui s'offre à nous a été coordonné par Rui Graça Feijó, historien tendance politiste et ethnologue. C'est un passionné qui a mis la main à la pâte pour intervenir dans au moins quatre subdivisions. Son texte est ventilé en trois parties: 1.° un éventail sur un «colonialisme faible?» qui, si nous comprenons bien le sens du?, serait une réhabi-

²⁰ Leach, Michael (2017), **Nation-Building and National Identity in Timor-Leste**, Abingdon & New York, Routledge, pp. XVI-259, index.

²¹ Feijó, Rui Graça (coord.) (2016), **Timor-Leste. Colonialismo, Descolonização, Lusutopia**, Porto, Edições Afrontamento, pp. 568, photos noir et blanc.

litation feutrée et partielle de la colonisation portugaise, sans toutefois l'ensevelir sous les compliments des fleurs sans épines de l'Estado Novo; 2.^o) la tragédie de la décolonisation et les prémices de la résistance et des remords; 3.^o) la situation actuelle qui semble, pour plusieurs auteurs, moins angoissante qu'il y a quelques années.

Il est évident que cette chronique déjà trop longue ne saurait critiquer telle contribution et encenser telle autre. Nous constatons simplement que huit entités ont participé au financement de cet imposant recueil, ce qui tend à prouver que Timor en portugais continue à intéresser des mécènes, et que les promoteurs débrouillards du livre ont su naviguer dans les institutions qui les hébergent. Le résultat est à la hauteur de leur générosité, ce qui devient rare!

Mais revenons au dernier de nos «empires inoubliables», le danois! Cela peut choquer plus d'un lecteur, mais le Danemark et le Portugal actuels ont un point commun: dans leurs livres d'histoire, ni l'un ni l'autre ne peuvent oublier qu'ils ont été de grands empires. Seulement, pour le Danemark, il faut remonter dans les mers froides du Moyen Âge lorsqu'il a atteint son acmé. Puis il a perdu progressivement ses possessions britanniques, baltes, scandinaves, germaniques, et finalement l'Islande s'est séparée de la métropole au 20^{ème} siècle. Mais dans la mentalité du citoyen moyen, comme au Portugal, il est difficile d'accepter, que l'on est devenu petit, alors que les Pays-Bas de la fin du 19^{ème} siècle, malgré encore des territoires respectables en Amérique et surtout en Insulinde, avaient déjà largement perdu une conscience coloniale militante. Pourquoi ne connaît-on pratiquement aucun explorateur néerlandais actif en Afrique noire lors du partage du continent à la fin du 19^{ème} siècle? A cette époque le Danemark avait subi tellement d'humiliations qu'il avait vendu ses comptoirs africains et indiens et même complètement évacué les îles Nicobar sans rien obtenir.

Dans ces conditions, à part des poignées de nostalgiques forcenés ou des tiers-mondistes culpabilisés, il est difficile de passionner les foules. Sauf sur un point: l'abolition de la traite négrière pour laquelle le Danemark se pique d'être le premier à l'avoir programmée, alors que de 1666 à 1806 il avait exporté vers ses Antilles (vendues en 1917) 100-111.000 esclaves et qu'il possédait la quatrième marine marchande européenne à la fin du 18^{ème} siècle. Généralement, la traite triangulaire n'était pas rentable pour les Danois qui la conservaient pour assurer un flot continu de main-d'œuvre à leurs Antilles.

Grâce à Erik Gøbel, **The Danish Slave Trade and its Abolition**²² on voit plus clair dans le geste de mansuétude de la famille Schimmelmann. Ce sont des immigrés allemands au Danemark, le père est un gourou nommé ministre des Finances, devenant le plus riche des contribuables et un grand capitaliste ayant investi dans les plantations antillaises et les compagnies coloniales danoises. C'est un ardent défenseur de l'esclavage insulaire. Cela commence donc bien mal pour les Noirs.

Mais son fils, Ernst (1747-1831), contaminé par le mouvement des Lumières en France et les philosophes en général va devenir haut fonctionnaire puis ministre des Finances du royaume à son tour, tout en étant copropriétaire de quatre grandes plantations familiales et d'un millier d'esclaves dont il cherche toujours à améliorer la vie quotidienne. Oligarque négrier, franc-maçon protestant, dano-allemand, dont on découvrira dans le livre les manœuvres pour changer en douceur l'ordre colonial ancien, il créera en 1791 une Commission centrale chargée de réfléchir sur l'avenir de l'embryon colonial tropical (Afrique et Antilles). Elle établira un long rapport et en 1792 Copenhague se résout à interdire la traite négrière, après une période transitoire de dix ans pendant lesquels les planteurs pourront

²² Gøbel, Erik (2016), **The Danish Slave Trade and its Abolition**, Leiden-Boston, Brill, pp. XIV-305, photos, reproductions, tableaux et diagrammes noir et blanc, index.

continuer à acheter des esclaves en s'efforçant d'accroître parmi ce cheptel humain le nombre de femmes pour que les esclaves se reproduisent dans les îles afin de ne pas ruiner l'économie sucrière. En d'autres termes, bien qu'il s'agisse d'une monarchie absolutiste, le Danemark peut s'enorgueillir à juste titre d'avoir été la première puissance négrière à avoir planifié la fin de la traite. C'est de l'«humanisme lucratif». Sur place, ce qui se passe pendant la période transitoire est moins glorieux. En dix ans, les trois îles danoises importent 24 900 esclaves, soit un niveau inégalé.

Après 1803, date théorique de l'abolition, une fructueuse contrebande vers les îles espagnoles et françaises ainsi que vers les USA et le Brésil se poursuivra, via Saint-Thomas et les forts danois de la Côte de l'Or, jusque dans les années 1850. La morale pesait moins que la cupidité et, finalement, l'esclavage dans les îles danoises ne fut aboli qu'en 1848.

Cette étude est donc fondamentale pour connaître la réalité du début des premières mesures concrètes prises en Europe (mais pas ailleurs) pour endiguer la traite. Désormais, nous disposons de la base d'un mouvement qui laissait encore de côté l'esclavage dans les possessions africaines et des zones de trafic intense aux Amériques.

Inoubliables empires ou proto-colonisations vacillantes, chaque Etat impliqué a au moins quelque chose à commémorer ou faire comme s'il était plus vertueux que son voisin.

Annexe

Le titre plutôt lugubre de la présente chronique, qui convoque quelques empires à leur propre enterrement, ne s'appliquant pas à leur formation initiale, il convient finalement d'inviter le lecteur à prendre connaissance de deux énormes volumes consacrés à leur (re-)naissance, ou tout au moins à la consolidation de l'un d'entre eux: l'Império. Le premier concerne l'Angola méridional, au début de sa période coloniale, pour lequel on se contentera de quelques centaines de rois mages venus de très loin dans leurs chariots bâchés. L'autre vise un objectif plus difficile à atteindre: ressusciter les Saintes Ecritures luso-impériales en Guinée portugaise. Leurs deux auteurs, sans se connaître, ont fait preuve de qualités rares chez les historiens à la mode: ce sont des acharnés du détail, des méticuleux, des épuseurs d'archives, d'infatigables compilateurs d'index onomastiques.

En apparence, l'auteur de **The Thirstland Trek 1874-1881**²³ s'adresse à un public sud-africain féru de généalogie qu'il entraîne dans un Trek interminable qui n'est pas le Grand Trek mais l'une de ses conséquences, mal connue avant lui: l'exode, passablement irrationnel, de dizaines et de dizaines de familles étendues de «paysans»-chasseurs afrikaners avec leurs serviteurs esclaves qui abandonnent le Transvaal pour s'enfoncer dans la brousse vers le nord, à la recherche d'une Terre promise où ils seraient débarrassés de toutes contraintes (sauf celles de leur interprétation fondamentaliste de la Bible). Pure folie qui les conduira à trouver pour beaucoup la mort dans les Pays de la soif des actuels Botswana et Namibie. Les déserts, la faim et les maladies tropicales qui les harcèlent, notamment le long de la rive droite du Cubango, sont le prix à payer pour cette montée vers le Paradis. Enfants, femmes, vieux, solides gaillards tomberont comme des mouches (234 morts pendant sept ans de voyages et d'installations provisoires). Stassen est un auteur honnête, pas un amateur de légendes. Il n'a pas dans sa mythologie de ces héros de pacotille montés en épingle avant lui. Il a même des doutes sur l'importance historique de cette poussée vers le nord, jalonnée de tombes oubliées ou à peine localisées, après tant d'épisodes dramatiques. C'est un comptable vigilant qui a utilisé les pièces d'archives, les témoignages oraux recueillis dans

²³ Stassen, Nicol (2016), **The Thirstland Trek 1874-1881**, Pretoria, Protea Book House, pp. 684, centaines de photos sépia, cartes couleur, index.

les familles des survivants, les articles de presse de l'époque, les impressions des voyageurs qui ont rencontré les descendants des acteurs pendant et après les faits. A noter que, peu instruits, les *Trekkers* n'ont laissé aucun journal de marche. Au mieux, quelques lettres ont été sauvées. Lui a malaxé l'essentiel de la documentation et, comme c'est le meilleur connaisseur afrikaner des sources portugaises publiées sur le Sud-Angola, son travail restera pendant longtemps la référence suprême sur cette branche de la diaspora boer en Angola. *Ipsa facto* il est devenu incontournable pour connaître, famille par famille, les activités des Boers sur les rives du Cubango en 1878 (pp. 318-342), puis le premier clash (juillet-octobre 1879) Boers-Africains le long du Cunene (dans sa partie actuellement angolaise), entre un commando monté du Kaokoveld (cf. pp. 386-393) et les Humbes (à distinguer des Ovambos).

On remarque qu'il a consacré tout un chapitre (pp. 415-458) aux contacts avec les Portugais du Humbe et du Moçâmedes et ensuite à l'installation en Angola (juillet 1880-juillet 1883) qui, à partir de Humpata, essaïmera vers le nord, au Centre-Ouest de l'Angola. En 1883, selon certaines sources, les trois premiers treks avaient déjà apporté en Angola 325 Boers et 43 Nègro-Africains élevés (le ou les «*mak volk*») par les familles installées dans cet ersatz de Terre promise. Et commencent alors les malentendus entre les hôtes portugais, généreux, mais bien contents d'avoir récupéré d'un même élan une population de Blancs terriblement bien armés et prêts – moyennant finances – à aider les troupes luso-angolaises à mater les résistances et les révoltes des autochtones. Les frictions allaient progressivement empoisonner les relations entre les deux types de colons (les agriculteurs, commerçants et fonctionnaires d'un côté, les rouliers et chasseurs semi-nomades de l'autre). En fait, par leur langue, leurs coutumes, leur religion, leur mode de vie, les Boers d'Angola étaient majoritairement inassimilables. Stassen l'a démontré dans une grande thèse antérieure, car il y a longtemps qu'il a dépassé le stade puéril de l'historiographie ultranationaliste.

Mais il a au moins un point commun avec l'auteur du livre *guineense* qui clôture cette Annexe: tous deux nous ont légué des livres de poids en grand format. Avant de se lancer à l'escalade du Stassen, le lecteur doit donc s'attendre à manipuler un grand format (25 x 27 cm) de près de 700 pages sur papier glacé, qui sur la balance accuse 3.400 g.

Il est également recommandé de fréquenter une salle de musculation avant d'essayer de survivre à la lecture de **A Presença Portuguesa na Guiné** d'Armando Tavares da Silva²⁴ lequel a obtenu un livre vraiment luxueux pour doter d'une base documentaire une ancienne colonie qui pendant la période considérée (1878-1926) fut synonyme de déboires pour le Portugal. Et chacun sait que, près de cinquante ans plus tard, c'est à partir de cette côte malsaine que l'Impéριο commença à se déliter sous les missiles des amis des Barbares devenus à leur tour savants en matière de mines et de balistique.

Une mise en garde préalable s'impose cependant avant d'entrer tête baissée dans ce monument typographique (peut-être 730-750 000 mots) que nous avons visité avec une certaine curiosité admirative. L'auteur signale dès les premières pages la partialité des livres étrangers sur la Guiné. Mais il n'en énumère que... trois, un quatrième étant à la frontière critique de la Lusophonie. Aucun article ou communication n'a eu les honneurs de sa très modeste bibliographie. Et ceux qui côtoient quelques livres portugais dans des notes impressionnantes sont rares. En revanche, il se veut, lui, «objectif», «rigoureux» et «impartial» et il est probablement sincère dans son désir de bien faire. Il croit, semble-t-il, à la seule valeur des archives portugaises et en particulier à celle de ce temple en construction qu'est l'Arquivo Histórico Ultramarino (AHU), le Graal de la documentation pour

²⁴ Silva, Armando Tavares da (2016), *A Presença Portuguesa na Guiné. História Política e Militar. 1878-1926*, Porto, Caminhos Romanos, pp. 965 + 48 p. de planches photos noir et blanc, 12 cartes dépliantes noir et blanc et couleur, index.

connaître la colonisation portugaise contemporaine, vue sous l'angle politique et militaire, l'objet même de son *magnum opus*.

Prenons donc deux exemples des résultats de sa méthode qui consiste avant tout à résumer et/ou à citer très longuement certaines pièces. Si l'on compare ce qu'il écrit (pp. 17-22) sur le «désastre de Bolor» (30 décembre 1878) avec ce que nous écrivions sur le même sujet (René Pélissier, *Naissance de la Guinée...*, Orgeval, Editions Pélissier, 1989, pp. 124-128), il apparaît clairement que nous fournissons plus de détails que lui sur les opérations et les pertes du côté portugais [53 soldats réguliers et 100-200(?) auxiliaires]. Ce «désastre» joue un rôle notable, car il entraîne la séparation administrative de la Guinée du Cap-Vert, son ancien tuteur. Cette fixation sur les richesses de l'AHU et l'ignorance (ou la non-utilisation) des autres sources (imprimées, pour certaines d'entre elles) ne lui ont pas permis d'ajouter que les défaites devant des Africains n'étaient pas une exclusivité des Portugais. Nous, simple historien, mais comparatiste convaincu, nous avons pris soin de relativiser la lourdeur des pertes portugaises, rapportées à celles des Français au Sénégal sous Faidherbe, qui en un seul combat enrégimentent 131 morts dans leurs rangs (1863), ou 80 morts ou disparus dans un second (1869). On peut très certainement trouver des preuves de «partialité» plus convaincantes chez un autre auteur.

De même, bien qu'ignorée par l'auteur, notre traduction du témoignage d'un auteur allemand «neutre» ayant assisté à la bataille de Buba (1881), présentée dans notre «Peuls et Portugais en guerre...» (reproduite dans Collectif, *Relação Europa-África no 3.º quartel do Séc. XIX*. Fundação Gulbenkian 10-13 Outubro 1988, I.I.C.T., Lisboa, 1989) nous a valu de la part d'un hiérarque *guineense* de l'époque une accusation de «partialité»... pro-portugaise. Le nationalisme à outrance, à la limite de l'hypochondrie paranoïaque, affecte malheureusement toutes les couleurs.

Donc, le lecteur éventuel de ce gigantesque testament de l'auteur doit savoir que pour lui – et avec lui une grande partie de la population lettrée de sa génération –, l'historiographie ultramarine se diviserait en deux camps: 1.º) ceux qui détiennent seuls la vérité intouchable, portée au pinacle par l'Estado Novo; 2.º) les chiens galeux étrangers qui travaillent sur cette histoire et déversent leur bile et leur rage sur le roman national de Zé Povinho. Pour défendre cette dichotomie il faut une forte dose d'ingénuité ou de cécité volontairement ignorante que l'on retrouve dans tous les régimes autoritaires (et même démocratiques) qui laissent prospérer dans leurs écoles une vision séraphique ou simplement aseptisée de leur passé. Heureusement que notre auteur s'est évité une forte contrariété s'il avait inclus dans sa bibliographie, indiquée à regret, des «indésirables» tels que J. L. Bowman-Hawkins, G. E. Brooks, J. Forrest, P. J. Havik, etc., sans parler de quelques autres auteurs qui, bien que Portugais, sont «passés à l'ennemi».

Etablis sur des soubassements et des présupposés friables, l'auteur, ingénieur de formation, et son ouvrage de référence désormais obligatoire, malgré tout ce qui précède, doivent-ils être jetés aux orties? Selon nous, ce serait une erreur grave car, à travers son tamis idéologique, sont passées des sources capitales pour élucider des points obscurs ou totalement absents des pièces de l'AHU fournies aux chercheurs, il y a 30-50 ans. Compte tenu des réserves sur l'orientation de l'auteur, nous voulons ici au moins le féliciter d'avoir occupé pendant dix ans sa studieuse retraite à conduire une telle recherche, même si elle a abouti parfois à s'engager sur des voies de garage réservées aux ultra-chauvins. A cet égard, nous ne savons pas qui a financé la totalité des frais d'une telle plongée nécessairement très coûteuse pour une courte période de simplement 48 ans de la vie d'une mosaïque coloniale portugaise dont l'amalgame coûta si cher à sa métropole. Outre les subsides reçus, qui a vraiment soldé la différence entre «entrées» et «sorties»? Serait-ce l'auteur, l'éditeur (si c'est lui, il faudra le décorer et l'inscrire dans le Livre d'Or de la bibliophilie portugaise) ou

quelques mécènes privés? Seuls trois financeurs institutionnels sont cités. Ont-ils suffi à couvrir les frais de fabrication? Nos interrogations ne sont pas déplacées, dans le contexte de crise éditoriale au Portugal.

Sur le fond, il serait oiseux d'essayer de décortiquer ici les trente-quatre chapitres du texte dont on encouragera l'auteur à le conduire ultérieurement au moins jusqu'à l'arrivée du gouverneur Sarmiento Rodrigues en 1945. Ce que l'auteur a eu la chance de pouvoir documenter en profondeur, avec le déblocage d'archives non communicables lorsque nous travaillions à l'AHU, est véritablement capital car, pratiquement, maintes opérations, maints épisodes à peine évoqués ou même inconnus en 1988-1989 font leur apparition, grâce à lui, notamment pendant le mandat du gouverneur Biker. Puisque lui et nous, nous avons étudié les mêmes thèmes (les campagnes coloniales), il est juste de reconnaître que son acharnement à absorber ce que l'on peut considérer comme la documentation d'une période enfin ouverte aux recherches, a permis de combler des lacunes. Ce faisant, il alourdit lui-même le tableau des oppositions africaines à la présence portugaise et confirme amplement, qu'il le veuille ou non, la réputation de cette «*Guiné: a rebelde*».

Bref, ce texte si minutieux ne sera pas d'une lecture facile pour un public profane, mais reconnaissons volontiers qu'un historien de la Guinée trouvera son profit dans l'étude de l'ensemble s'il consent à lui consacrer une bonne trentaine d'heures qu'il pourra toujours agrémenter en regardant la très riche iconographie fournie. Là encore, on est ébloui par la générosité de l'auteur, de l'éditeur (ou des mécènes) qui n'ont pas lésiné sur les douze cartes dépliantes noir et blanc et couleur, les photographies rares et l'ampleur des deux index. A l'intersection d'une croisade (anti-)colonialiste, d'une érudition orientée et d'un instrument de travail, se trouve donc aussi une sorte de fresque inattendue que les problèmes ultramarins ne nous ont pas habitués à rencontrer au Portugal. Ce gros livre donne même envie de publier chez cet éditeur artiste qui sort de l'ordinaire.

